

Notes de lecture : Wilebaldo Solano, *Le POUM : Révolution dans la guerre d'Espagne*, traduit du castillan par Olga Balaguer et Manuel Periañez, collection Utopie Critique, Éditions Syllepse, Paris 2002

# Le POUM : Révolution dans la Guerre d'Espagne.

## Témoignage et réflexion d'un combattant : Wilebaldo Solano

« [...] on ne pouvait pas rester neutre [...] C'était, dans son essence une guerre de classes [...] le peuple perdit, et les rentiers partout se frottèrent les mains. L'enjeu véritable c'était cela : tout le reste n'était que les hors-d'œuvre [...] » (George Orwell)

Wilebaldo Solano, dirigeant historique du POUM, vient de publier en version française un ouvrage qui tire un bilan de son expérience (le livre en est à sa troisième édition en Espagne). La personnalité de l'auteur et ses analyses en font un instrument précieux, tout particulièrement dans la période actuelle.

Ne nous y trompons pas, Solano n'essaie pas d'écrire une histoire de plus de la Guerre civile espagnole, la « sienne ». Le travail a déjà été fait par d'autres, parfois avec compétence ou passion, trop souvent avec un détachement « historiciste » un peu frustrant. C'est un livre de militant,

documenté et précis. Solano se garde des anathèmes, des outrances (ce n'est pas fréquent, aussi convient-il de le saluer). Il essaie avec lucidité mais aussi avec une très grande humanité de nous communiquer une expérience unique. La structure originale de sa contribution marque l'indépendance d'esprit de l'auteur. Son propos s'articule en deux corpus bien distincts.

La première partie restitue l'histoire politique du POUM (Parti Ouvrier d'Unification Marxiste), un parti révolutionnaire indépendant, qui combattit sans concession le stalinisme et la bourgeoisie, mais refusa de rejoindre Trotsky dans sa tentative de reconstruction d'une nouvelle internationale. Les trotskystes « orthodoxes » n'en ont souvent gardé que l'image d'un parti « centriste », vision réductrice frisant la caricature. Cette option n'était pas aussi simple ; nous y reviendrons. Autre apport précieux :

contrairement à ce que l'on a souvent dit, malgré la répression de 1937, malgré la disparition de ses deux dirigeants les plus prestigieux et expérimentés, Nin et Maurin, le POUM saura survivre jusqu'à la fin de la Guerre civile (et même au-delà) Ce n'est pas le moindre des paradoxes.

Le deuxième volet retrace le parcours d'Andrés Nin, révolutionnaire intègre et exceptionnel, assassiné par les stalinien, qui sut rester fidèle à sa classe jusqu'à la mort. Mais au-delà de Nin, les relations avec trois figures déterminantes du mouvement ouvrier nous retranscrivent l'aspect humain et combien attachant de l'homme. Souvent les sectarismes nous ont donné une image fossilisée des personnalités des années qui ont suivi la Révolution d'octobre 17. Les pressions du stalinisme et des appareils bureaucratiques, maniant apologie et caricature, ont momifié les hommes et les femmes. La deuxième partie de l'ouvrage restitue les rapports militants, passionnés et individuels de Nin avec trois personnalités hors du commun : Joaquín Maurin, Victor Serge et Léon Trotsky. Les documents se référant à la persécution du POUM, à son procès, les dernières découvertes des archives de Moscou, démontrent, preuves à l'appui, ce que Pierre Broué et Julian Gorkin [1] avaient déjà deviné à travers les textes tronqués et les bribes de vérité : l'escroquerie du « petit Père des peuples » et des partis « communistes » (c'est-à-dire stalinien) agissant de conserve avec les tenants de l'ordre impérialiste mondial. En un mot, « la grande trahison ». [2]

L'avant-propos, sous la signature de Jean-René Chauvin et Patrick Silberstein, retrace fidèlement le cadre historique, reliant la Guerre d'Espagne

au contexte international, faisant le parallèle entre les procès de Moscou et la répression contre les poumistes, les anarchistes et les socialistes de gauche en Espagne. [3]

La guerre civile espagnole (on l'oublie trop souvent), voyait apparaître pour la première fois dans l'Histoire un type de méthodes jusqu'alors inconnu, inouï, au sein du mouvement ouvrier : le gangstérisme, la manipulation, la duplicité, l'obéissance fanatique aux chefs, en un mot le stalinisme. Jamais auparavant des militants ouvriers n'avaient été confrontés à de pareilles méthodes de provocation, à de pareilles campagnes orchestrées de mensonge, de calomnie. Il suffisait que le « chef » dise « blanc » un jour et « noir » le lendemain pour que ce fût cru et répété par les adeptes de la secte. Orwell ne l'a que trop dénoncé dans *La ferme des animaux*.

Rappelons, en préambule, que Wilebaldo Solano avait seulement 19 ans quand éclatait la Guerre Civile. Il était membre du Comité exécutif de la JCI (Jeunesse Communiste Ibérique, organisation des Jeunesses du POUM), il siégeait déjà dans les meetings aux côtés d'Andrés Nin. Dans cet ouvrage, Solano, par modestie, se garde d'insister sur son rôle. Pour nous, au-delà des précautions conventionnelles, c'est tout à fait important. Ce qu'il nous transmet est un témoignage direct, conscient et unique de l'expérience d'un militant qui a traversé le siècle. Ce qui est encore plus exceptionnel, c'est qu'il n'a jamais abandonné et qu'il continue à réfléchir au combat pour la révolution.

**AUX ORIGINES DU POUM,  
DES CONDITIONS**

**TRES SPÉCIFIQUES.**

La première partie nous plonge dans les origines du mouvement communiste en Espagne. En France, on a vécu sur une vision linéaire de l'appareil du PCF se construisant majoritairement après la scission du Congrès de Tours. On oublie trop rapidement que la SFIO se reconstitue très rapidement, majoritairement, et que la CGT resta longtemps dans le giron des « anarcho-sindicalistes » et des sociaux-démocrates...

En Espagne, le PCE, dès sa création, n'est qu'un minuscule appareil se reproduisant par crises. Certes l'existence de l'UGT et du PSOE, de la CNT et de la FAI seront des éléments difficiles à surmonter pour qu'existe un mouvement communiste authentique. Mais c'est le sectarisme et le dirigisme de Staline (que soulignait déjà Jules Humbert-Droz) qui freine tout développement. De ces débuts chaotiques et malgré la répression de la Monarchie, des leaders surgissent, comme Maurin ou Andrade. Chacun sait que le POUM naîtra de la convergence de deux courants : celui issu de la Fédération communiste catalano-baléare (issue du parti communiste originel) qui créera le BOC (Bloque Obrero y Campesino, Bloc ouvrier et paysan) et le courant d'Andrés Nin, l'ICE (Izquierda Comunista de España, Gauche Communiste d'Espagne), déjà en rupture avec l'Opposition de gauche internationale liée à Trotsky.

**UNE RÉELLE**

**ORGANISATION**

**AUTONOME**

**DE LA JEUNESSE.**

Habituellement, la vision qui nous est transmise des organisations de jeu-

nesse des années 1920-1930 est celle de simples « satellites » des partis. Or Solano montre bien que la JCI, la Jeunesse Communiste Ibérique, avait une réelle autonomie. Le premier congrès se tient en mars 1934. Mais très vite des liens se tissent avec les Jeunesses socialistes, communistes et libertaires et les jeunes de l'ICE. La situation se radicalise en Espagne, Hitler accède au pouvoir à Berlin (janvier 1933) et Dollfuss écrase les milices ouvrières à Vienne (février 1934) Ce que démontre l'ouvrage de Solano, c'est que la jeunesse, d'une certaine manière, anticipe la volonté d'unification et de combat du mouvement ouvrier. Ainsi la JCI précède-t-elle la constitution du POUM et intègre bientôt en son sein les Jeunesses venues de l'ICE, lors de la création du nouveau parti.

#### LA RUPTURE AVEC

#### LA POLITIQUE DE

#### DIVISION DU STALINISME.

À l'époque le Komintern est en pleine « troisième période ». L'ennemi, c'est la social-démocratie. Cette politique irresponsable eut pour conséquence dramatique la division du prolétariat allemand et l'ascension de Hitler. Maurin, Nin et Trotsky prônent le Front unique face à la montée des fascismes. Cette orientation voit sa concrétisation en Espagne. « La politique de Front unique a commencé à prendre tout son sens à la fin de 1933 et au début de 1934. Mais celui-ci devait se cristalliser sous une forme adaptée aux spécificités du mouvement ouvrier et du pays. Laborieusement, à travers différentes batailles, contre le chômage, contre le patronat, etc., le BOC a ouvert la voie à l'Alliance Ouvrière qui s'est

constituée en 1933 [...] De son côté l'Alliance Ouvrière des Asturies s'organisa en mars 1934 avec la participation de la CNT [...] Le 5 mars à l'initiative des Jeunesses Socialistes et de l'ICE, l'Alliance Ouvrière se constituait à Madrid... » (p. 71 -72)

#### LA FONDATION DU POUM

Malgré l'échec de la Révolution d'octobre 1934 [4] les JJSS (Jeunesses Socialistes) se radicalisent. Santiago Carrillo, Federico Melchor, Carlos Hernandez Zancajo, cherchent à se rapprocher des trotskystes et des futurs poumistes. C'est dans ce contexte que Trotsky prône la politique « d'entrisme » [5]. Wilebaldo Solano rappelle qu'en septembre 1934 « Carrillo a été jusqu'à proposer que les JCI fusionnent avec les Jeunesses socialistes. Nous avons été assez surpris par cette proposition et nous avons répondu qu'avant d'envisager une fusion, il était nécessaire de régler de nombreuses questions politiques... » (p. 72)

Le mouvement trotskyste a toujours considéré qu'il aurait fallu entrer dans le Parti et les jeunesses socialistes, ce qui aurait permis une intervention bien plus efficace dans la révolution espagnole, plutôt que de constituer le POUM. Solano n'évite pas le débat et rappelle que le « tournant français » [6] l'expérience de « l'entrisme » [7] dans les partis socialistes en Europe ou aux États-Unis (1934-1935) s'est soldée par une impasse et de rappeler que « depuis le 7<sup>e</sup> congrès de l'internationale communiste » les délégués et les émissaires de Moscou (Vittorio Codovila, Jacques Duclos, Raymond Guyot, etc.) ont exercé une pression constante sur les dirigeants des Jeunesses socialistes et dans la gauche socialiste. Solano souligne que

« sauf exception, personne n'a pensé au sein des organisations qui avaient fusionné pour fonder le POUM que cette perspective politique était la meilleure » (p. 76)

Il est toujours facile, après coup, de dire que la création du POUM était une « erreur ». Mais ceux qui ont critiqué, ont-ils été capables de faire mieux par la suite ? En outre, après 1945, en France ou en Italie, à titre d'exemple (gardons-nous d'évoquer évidemment l'Espagne, le Portugal, la Hongrie ou la Pologne, etc.), la période était certainement moins tragique que dans les années trente ! Qui n'a vu des militants honnêtes, entrer dans des organisations de masse en vue de les « radicaliser », se laisser ensuite « phagocyter » ou corrompre, tout comme Santiago Carrillo [8] ? L'exemple récent du PT brésilien est assez illustratif. La question de « l'entrisme » s'est soldée partout par un échec. Il serait sans doute utile d'en tirer un bilan public. Cela dépasse évidemment la question du trotskysme et du POUM...

#### LE POUM, UN PETIT

#### RÉVOLUTIONNAIRE

#### CONFRONTÉ À

#### DES PROBLEMES

#### POLITIQUES IMMENSES

▮ les élections de février 1936 et la Révolution

Le 29 septembre 1935 se constitue le POUM. Implanté surtout en Catalogne, il semble promis à un très rapide développement [8], notamment en Galice, à Madrid, dans le Levant. Il compte environ 8 000 militants et 40 000 sympathisants. La participation aux élections de février 1936 se-

ra son premier baptême du feu : « Le POUM participa au sein de la coalition ouvrière-républicaine que les staliniens se dépêchèrent de baptiser Front populaire. En réalité, ce n'était pas la formule classique du Front populaire. Il ne s'agissait pas d'une coalition organique mais d'un front électoral [...] Trotski, mal informé et croyant que se répétait le Front populaire français, écrivit un article très agressif contre Nin et Andrade qui étonna même les trotskistes français, qui se limitèrent à le publier dans leur bulletin intérieur. Trotski démontrait une incompréhension totale d'un phénomène de masse prodigieux qui allait modifier radicalement la situation espagnole. En effet, la victoire électorale permit la libération des 30 000 prisonniers d'octobre 1934, la défaite politique de la droite et la montée du mouvement des masses » (p. 233). Solano dit vrai quand il affirme que la question des élections était vue comme un pas en avant pour libérer ceux de 34. Pour autant, s'agissait-il seulement d'un simple « front électoral » ? Chacun sait que la campagne électorale connut des rassemblements énormes. Mais l'attribution des circonscriptions, à l'intérieur de la coalition électorale de « Front populaire », laisse la part belle aux Républicains et rogne, au maximum, le vote ouvrier. Ne parlons pas du « programme » : le républicain Diego Martinez Barrio avait été fort clair : « les républicains ne doivent ni ne peuvent s'engager à autre chose... (l'amnistie des prisonniers, et rien d'autre). » En ce qui concerne les attaques de Trotsky, le ton et les termes employés permettaient difficilement la poursuite d'un dialogue. Pour autant, le fond n'était pas dépourvu de perspicacité ; le POUM commençait à se laisser entraîner sur un terrain glis-

sant. Cependant, si l'on veut être honnête, une organisation révolutionnaire pouvait-elle se tenir en marge de cette élection et faire cavalier seul ? Était-il opportun de présenter des listes indépendantes ? C'était certainement un exercice très difficile.

Solano montre dans son ouvrage l'abnégation et l'héroïsme des militants du POUM. Dès qu'éclate le « pronunciamento », dans les collectives, dans les mesures révolutionnaires, dans l'action militaire, les militants du POUM seront toujours à la pointe du combat. Par la suite, le POUM se trouvera confronté au même type de dilemme :

- La militarisation des milices. Il n'en est dit que peu de chose (et pourtant dans ses commentaires de presse à propos du film de Ken Loach, *Land and Freedom*, Solano en avait bien relevé l'importance primordiale. Cette question aurait mérité davantage de développement dans l'ouvrage).
- La participation de Nin au nouveau gouvernement de la Généralité. N'était-ce pas un nœud coulant ? Rappelons qu'au soir du 19 juillet, après que les ouvriers de Barcelone ont écrasé les factieux, Companys n'a qu'une hantise : rétablir l'ordre à tout prix. Il envisage même d'envoyer les forces de l'ordre contre les militants syndicalistes en armes. Son chef de la police, Escofet, l'en dissuade, car les unités républicaines, qui viennent de combattre au coude à coude avec les ouvriers, « n'obéiraient pas » Nombre de militants (et d'historiens) ont donné dans le romantisme en parlant du fameux « Comité de milicias antifascistas ». Solano a mille fois raison quand il analyse : « En juillet 1936, le problème du pouvoir et des organes du pouvoir était en Catalogne la question centrale. Le POUM et la JCI se pronon-

cèrent dès le début en faveur de la formation d'un gouvernement ouvrier [...] Mais les dirigeants de la CNT (majoritaires à ce moment-là), auxquels le président de la Généralité (Lluís Companys) avait dit qu'il était disposé à se retirer, ont laissé le gouvernement de la Généralité et ont décidé de le doubler par le Comité des milices antifascistes. Cet organisme a été créé après un compromis [...] Un tel compromis n'avait d'autre but que celui d'affaiblir le POUM et défavoriser le PSUC [...] Les militants du POUM et de la JCI ont considéré qu'il s'agissait d'un recul grave ; à ce propos ils n'ont jamais compris les commentateurs étrangers qui [...] exaltaient le Comité des milices en en faisant une espèce de soviét. » Le 26 septembre, le Comité des Milices était dissous et intégrait le Conseil de la Généralité. La contre-révolution pouvait commencer...

## LA POLITIQUE DU POUM, UN DÉBAT TOUJOURS ACTUEL

Les adversaires (de « gauche ») du POUM n'ont jamais été avares de critiques. Solano, quoique partie prenante, ne fait d'ailleurs preuve d'aucune complaisance. Cependant, ce jeune parti représentait un point d'appui extraordinaire pour les travailleurs espagnols. Il fut le premier à dénoncer les procès de Moscou. Malgré les divergences, sans arrière-pensées, Nin proposa à Trotsky de se réfugier en Espagne (la lettre sera détournée et ne parviendra jamais au destinataire, comme nombre d'autres missives). Il n'est pas inutile de rappeler que les provocations et le travail d'agents du GPU contribuèrent à envenimer nombre de divergences. A ce propos, quel fut le rôle de Francisco Garcia

Lavid alias Henri Lacroix ? Agent infiltré ou militant « paumé » ? [9]. Les staliniens n'ont cessé de répéter que « les événements de mai 1937 » constituaient une sorte de trahison au milieu du combat... Face à cette vision mensongère et caricaturale, Solano, une fois de plus, rétablit les faits. En pleine offensive fasciste sur Madrid, dès octobre 1936, les staliniens commencent leurs agressions et leurs provocations contre les poumistes, les accompagnant d'une campagne de calomnie et de diffamation monstrueuse (p 83). Les émissaires de Moscou, Rosenberg et d'Antonov-Ovseenko, exercent un chantage éhonté sur le gouvernement central et sur celui de Barcelone (Staline les en remercia par une balle dans la nuque...). La déclaration de La Pravda du 17 décembre 1936 était sans ambiguïté : « En Catalogne, l'élimination de trotskistes et des anarcho-sindicalistes a déjà commencé ; elle sera menée à terme avec la même énergie qu'en URSS ». Mais au-delà, ce que l'on oublie, c'est que le GPU ne tue pas par perversion ou sadisme ; la question est politique. Toute avancée de la Révolution constituait un danger mortel pour Staline et ses sicaires. Or, en janvier 1937, le comité exécutif de la TCI énonce les bases d'un programme en vue de la constitution d'un Front de la jeunesse ouvrière révolutionnaire : approfondissement de la révolution, organisation d'une armée révolutionnaire, dissolution des parlements, élection d'une assemblée de délégués de comités ouvriers de paysans et de combattants, épuration des appareils administratifs et judiciaires, rupture avec la Société des Nations et la diplomatie secrète, défense des libertés, liberté de critique, condamnation des campagnes de calomnies au sein du mouvement ouvrier. L'écho est extraordinaire. Le

4 février 1937, 8 000 militants assistent au meeting de la JCI du Gran Prixe à Barcelone. Le rassemblement s'achève en manifestation sur les Ramblas. Quelques jours plus tard, un immense meeting, place de Catalogne rassemble 50 000 personnes. A la tribune : les Jeunesses coopérativistes, les Étudiants communistes, les Jeunesses de Mujeres Libres (Femmes Libres, libertaires). Wilebaldo Solano, pour les Jeunesses du POUM (JCI) harangue la foule. Fidel Miro, pour la FIJL (Fédération Ibérique des Jeunesses Libertaires, organisation de Jeunesses à majorité FAI) déclare devant un public enthousiaste : « Il ne faut pas reculer d'un seul pas sur le chemin de la contre-révolution et de la défaite » (p. 87 et 88). Bientôt les contacts sont pris avec les Jeunesses socialistes de gauche (« caballeristes »). Tout pouvait encore basculer.

Les « journées de mai 1937 » [9] constituent pour les staliniens l'ultime provocation pour faire refluer la révolution et perdre la guerre. L'enlèvement, les tortures et le meurtre de Nin achèveront ce sale travail. On peut toujours se demander si la manière de discuter souvent cassante de Trotsky était la meilleure façon de convaincre. Quand on lit les termes extrêmement virulents (« trahison [...] criminelle attitude ») on est en droit de se demander si la méthode était la bonne. Tout militant ouvrier normal, et Nin était loin d'être un novice, se serait senti humilié et diffamé dans sa dignité et son honneur. [10] Néanmoins Trotsky sut reconnaître la valeur de Nin. Après son assassinat, il publia, le 8 août 1937, un texte vibrant qui rendait justice au révolutionnaire : « Malgré les divergences qui me séparent du POUM, je dois reconnaître que dans la lutte que Nin menait contre la bureaucratie soviétique, la justice

était entièrement du côté de Nin. Il s'efforçait de défendre l'indépendance du prolétariat espagnol à l'égard des machinations diplomatiques et des intrigues de la clique au pouvoir à Moscou. [...] Il refusait de collaborer avec le GPU pour miner les intérêts du peuple espagnol. C'était là son seul crime. C'est ce seul crime qu'il a payé de sa vie » (p. 270)

## LE POUM FACE À LA

## RÉPRESSION

## STALINIENNE

Le POUM a été caractérisé comme « trotskyste ». Ce n'est pas un terme injurieux, loin de là, mais Solano rappelle simplement qu'il ne l'était pas. Le POUM s'est voulu une organisation révolutionnaire, combattant pour le Socialisme, c'est-à-dire pour l'émancipation de l'Humanité et le Communisme, avec des principes marxistes. Ce n'est déjà pas si mal. L'auteur montre comment, avec un courage farouche, les militants du POUM (souvent très, très jeunes) [11] les anarchistes, les socialistes « caballeristes », tous ceux qui refusaient le gangstérisme des staliniens, sont parvenus, non à éviter l'assassinat de Nin et de bien d'autres, mais à résister et à mettre en échec les méthodes de leurs bourreaux. Par leur intelligence, par les liens avec leur classe, par la solidarité internationale, les poumistes ont pu résister. Solano le rappelle, non sans fierté, et non sans raison : les procès de Barcelone ne furent pas ceux de Moscou.

Le dévouement de militants comme Daniel Guérin, comme Victor Serge et tant d'autres a permis, malgré le moment (« il est minuit dans le siècle », disait Victor Serge) à Wilebaldo Solano, à Gorkin, à Andrade et

à ses camarades de garder l'honneur de la classe ouvrière. On lira, non sans amusement, le rapport du stalinien Luigi Longo (alias Gallo, adjoint de Togliatti-Ercoli), envoyé par le GPU pour liquider les révolutionnaires. Il y laisse éclater sa fureur impuissante [12].

#### A PROPOS DES RELATIONS DE JOAQUIN MAURIN, VICTOR SERGE ET LÉON TROTSKY AVEC ANDREU NIN

Andreu Nin était un dirigeant exceptionnel, d'envergure internationale. Ce n'est pas un hasard si le GPU voulait à tout prix le « liquider ». En Catalogne, il était lié intimement au mouvement ouvrier le plus sincère et le plus profond. D'abord militant de la CNT, il avait connu l'un de ses dirigeants les plus prestigieux, Salvador Seguí (« El noi del sucre », le gars du sucre) assassiné par des tueurs patronaux lors des « trois années bolcheviques » à Barcelone. Mais ce qui le rendait particulièrement dangereux pour Staline, c'est qu'il avait résidé à Moscou pendant près de dix ans, y avait occupé des postes de responsabilité à l'ISR et connaissait fort bien et personnellement les leaders de la Komintem. Il avait donc la vocation d'être un élément charnière du point de vue internationaliste. Son ami Joaquín Maurín fut un remarquable organisateur. Malheureusement, le « golpe » le surprit en tournée militante en Galice. Miraculeusement rescapé (on le croyait mort), il ne put jouer le rôle politique qu'il aurait mérité. Quant à Victor Serge, personnalité d'une intégrité hors du commun, il resta fidèle à ses amis du POUM et au combat pour l'émanci-

pation jusqu'à sa mort. L'hommage que lui rend Solano est d'autant plus touchant. Enfin, il est utile de rappeler l'amitié qui lia Trotsky à Nin, car les tonnes d'encre, de polémiques et de papier (bien ou mal intentionnés) font souvent oublier le plus important : l'estime sincère et réciproque qu'éprouvaient les deux hommes. Le témoignage le plus émouvant (et en même temps si pudique) nous le devons à Wilebaldo Solano lui-même quand il nous restitue la dernière journée avec Andreu Nin, lors de son enlèvement par la bande d'Orlov vers son lieu de torture et son assassinat à Alcalá de Henares : « Je n'oublierai jamais ce 16 juin 1937. Pour bien des gens ce fut, sans doute, une journée de plus, dans la Barcelone blessée par la guerre et les séquelles de Mai. Mais pour Andreu Nin et ses camarades de combat, ce fut une journée dramatique, considérée comme telle dans l'histoire d'Espagne et du socialisme international [...] C'était le 16 juin 1937. A Barcelone le soleil brillait et le ciel était d'un bleu véritablement merveilleux. Au loin, sur les fronts d'Aragon, du Levant, d'Andalousie et dans les tranchées de la Moncloa, les militants du POUM et de la JCI luttèrent et moururent tandis que leurs dirigeants étaient calomniés et arrêtés, bientôt même assassinés. Le lendemain, dans les rues de Barcelone, les murs donnaient à lire aux gens étonnés : "Où est Nin ?" » (p 183 et ss.)

#### QUELQUES ENSEIGNEMENTS

A travers des films d'investigation, comme Opération Nikolai, que mentionne Solano (passé malheureusement inaperçu sur Arte), on comprend, dans les moindres détails, ce

que beaucoup avaient déjà en partie révélé. Nous connaissons, à présent, les noms des bourreaux envoyés par Staline. Leurs méthodes n'avaient évidemment rien à envier aux mafieux : « De 1936 à 1939 se livraient en Espagne deux guerres à mort, deux guerres civiles. L'une opposait les forces nationalistes de Francisco Franco, aidé par Hitler, aux républicains espagnols, aidés par les communistes ; l'autre opposait les communistes entre eux. Staline, en Union Soviétique, et Trotski du fond de son exil, espéraient respectivement représenter le salut pour les républicains espagnols qu'ils soutenaient l'un et l'autre ; ils cherchaient à devenir chacun l'unique porte-drapeau de la révolution communiste mondiale. Nous y avons engagé nos jeunes agents de renseignement encore inexpérimentés tout comme nos cadres les mieux préparés. L'Espagne fut en quelque sorte notre "jardin d'enfants" [...] Les initiatives que nous avons prises par la suite [...] ont toutes eu pour origine les contacts que nous avons établis en Espagne et les leçons que nous avons tirées de la guerre civile espagnole. » [13] Nous savons à présent que c'est l'adjoint de Pavel Soudoplatov, Léonide Eitingon, qui a envoyé Lev Lazarevitch Feldbine (alias Alexandre Orlov) [14] pour exécuter ces sinistres missions. C'est cet individu qui fut chargé de torturer, d'assassiner Andreu Nin et de faire disparaître son cadavre. Ce sont ces mêmes crapules qui recrutèrent Ramon Mercader, l'assassin de Léon Trotsky à Coyoacán. Décoré par ses maîtres, Mercader sera même, à ses heures, conseiller politique de... Fidel Castro. On peut d'ailleurs se demander comment Mercader, alias Mornard, alias Jacson, passait si facilement la frontière des USA au

Mexique avec des faux papiers. Le fait que « Orlov » ait trouvé si aisément refuge aux États-Unis et n'ait jamais plus été inquiété par les services secrets soviétiques tendrait à laisser croire que l'assassinat de Trotsky aurait bien pu être mené avec l'assistance des services secrets nord-américains. A l'époque, le chef du FBI n'était autre que Edgar J. Hoover. On sait que cet individu n'avait pas plus de scrupules concernant la liquidation de militants ouvriers que ses homologues de la Loubianka. Il y a de cela quelques années, Pierre Broué l'avait déjà suggéré. [15]

Les temps ont changé. Le stalinisme est mort. Il y a quelques années, après 1978, à Barcelone, on avait apposé sur les Ramblas (là où se trouvait l'ancien siège du POUM) une plaque « en l'honneur » de Nin affirmant qu'il avait été « victime de l'incompréhension » (sic). Le stalinisme avait encore quelques beaux jours à vivre... À présent, heureusement, une nouvelle plaque rappelle enfin que Andreu Nin fut « victime du stalinisme ».

Nombre d'entre nous ont lu avec émotion le livre de Wilebaldo Solano. Parmi les victimes de 1937 est évoquée la mémoire de Marcial Mena [16] qui fut le dirigeant du POUM de Lleidà (Lérida) Ce militant avait été l'un des héros de l'écrasement du soulèvement fasciste dans cette ville. En 1937, les gens du PCE et du PSUC instruisirent un « procès » expéditif contre lui. Problème : aucun officier cénétiste ni socialiste ne voulait diriger le peloton d'exécution ! Ils durent se résoudre à envoyer un stalinien qui, par la suite, demanda son transfert à Madrid où il disparut. Marcial Mena mourut héroïquement en défilant ses bourreaux. Le lendemain de l'assassinat de Mena, des tracts

inondaient les tranchées : « La mort de Mena sera vengée ! », répandant la terreur dans les rangs du PSUC... Enfin Wilebaldo Solano révèle, et ce n'est pas le moindre intérêt de son ouvrage, que les divergences entre Nin et Trotsky furent attisées par des agents provocateurs staliniens infiltrés dans les organisations révolutionnaires. Ainsi certains courriers de Trotsky ne sont jamais parvenus à Nin. Des rendez-vous, qui avaient été fixés pour que le POUM puisse assister à des conférences trotskistes, ont été court-circuités. Nul ne gommara les divergences (normales par ailleurs) entre organisations qui combattaient pour la révolution. Il y a certainement eu des erreurs, des incompréhensions, ce n'est pas niable, et Solano en souligne un certain nombre. Au-delà des polémiques, l'ouvrage est néanmoins un instrument précieux pour tout militant qui veut s'orienter et combattre. Le « coup de force » et les journées des dupes d'avril-mai 2002 en France (assez semblables au « coup d'Etat » légal gaulliste de 1958), les gigantesques manifestations, la guerre impérialiste annoncée, tout démontre que la lutte des classes nécessite plus que jamais lucidité et organisation.

Il faut lire le livre de Wilebaldo Solano. C'est une analyse honnête, intelligente dans le respect scrupuleux des militants et des personnes. Ce n'est pas fréquent.

C'est aussi et surtout l'œuvre d'un militant lucide, fidèle à sa classe, combattant pour le socialisme et la révolution.

#### Notes

[1] Pierre Broué, Émile Témime, et Remi Skolitel'sky sont sans doute parmi les seuls

à essayer de dépasser le conventionnel. Ce qui rend leurs travaux d'autant plus « objectifs ». On peut évidemment toujours puiser des références utiles chez Hugh Thomas, Guy Hermet, Paul Preston, Gabriel Jackson, Pelai Pages, Frank Minz etc.

[2] titre de l'ouvrage de Jesus Hernandez, lui-même ancien dirigeant stalinien du PCE, qui dénonça ensuite ces pratiques. Ouvrage intéressant mais dont les affirmations doivent évidemment être prises avec circonspection.

[3] Par contre, le titre assez pompeux, l'Espagne au cœur, semble quelque peu maladroite. C'est la reprise de l'intitulé d'un recueil de poèmes écrits en... 1937 par ce grand stalinien devant l'éternel qu'était Pablo Neruda (cela n'enlève rien, par ailleurs à son génie poétique). Pour autant, ce n'est pas une raison pour lui rendre hommage en la circonstance, au vu de son rôle en Espagne. C'est un détail.

[4] On parle souvent de « Révolution d'octobre 1934 en Asturies ». En réalité le mouvement lancé par les socialistes fut quasiment un échec partout, sauf dans les Asturies. Mais la tentative s'opéra dans toute la péninsule, à Madrid, à Barcelone, en Aragon, dans le Levant, etc. Les causes sont certainement multiples : impréparation des chefs, manque d'organisation, écrasement antérieur de l'insurrection des moissons conduite par la FTT-UGT, refus de la CNT (sauf dans les Asturies) de se joindre à un mouvement dont elle se méfiait...

[5] « En aucune façon, par un utilitarisme circonstanciel, nous ne pouvons nous fondre dans un conglomerat amorphe, appelé à se briser au premier contact avec la réalité » (p. 217) dira Nin (cité par Solano). La rupture est consommée avec le courant trotskyste. Mais, de fait, les ponts étaient déjà rompus entre Nin et Trotsky depuis 1932.

[6] Le terme « d'entrisme » a été tellement galvaudé qu'il convient d'en préciser la signification. Sinon, on confond tout. L'opposition de gauche était isolée et persécutée. Pour être à même de se disposer dans la

révolution montante, Trotsky proposa à ses partisans d'entrer dans les partis socialistes qui n'allaient pas tarder à voir un afflux de militants. La proposition paraissait d'autant plus crédible que les Jeunesses socialistes, elles-mêmes demandaient publiquement aux révolutionnaires de se joindre à eux en France et en Espagne (y compris le futur stalinien Carrillo). Cela n'a rien à voir avec l'entrée dans des syndicats (tout salarié, quelle que soit son appartenance politique, a le droit et le devoir de se syndiquer). Cela n'a rien à voir non plus avec des opérations conspiratrices, sans principes, comme dans le cas Jospin, où il s'agissait d'introduire secrètement un « agent » étranger, une « taupe », un « sous-marin » dans une autre organisation, tenue pour ennemie, pour « plumer la volaille », suivant l'expression consacrée.

[7] Encore que Santiago Carrillo avait certaines prédispositions pour céder à la « séduction », comme aurait dit Fernando Clau-

din. Les anecdotes ironiques attribuées à Carrillo (Santiago) sont légion : « Moi, je n'adhère jamais à une organisation. Je n'adhère qu'à sa direction. »

[8] Voir la révolution espagnole. Léon Trotsky, textes recueillis par Pierre Broué, Les Éditions de Minuit, Paris 1975.

[9] Voir également Juan Gomez Casas Historia de la FAI, Madrid, 1977 & Pierre Broué, Staline et la révolution - le cas espagnol, éd. Fayard, Paris, 1993.

[10] Voir la révolution espagnole. Léon Trotsky, textes recueillis par Pierre Broué, Les Éditions de Minuit, Paris 1975.

[11] « La JCI était constituée de garçons et de filles très jeunes, entre quinze et dix-huit ans, ouvriers et paysans dans leur majorité » (p 99)

[12] « La direction du POUM a été arrêtée. Mais à ce moment commence le désordre. Au moment de l'arrestation et après l'arrestation tout a été fait pour que les poumistes puissent détruire ou cacher une grande

quantité de documents [...] le procès est toujours remis à des dates postérieures [...] et pendant ce temps une campagne est organisée à l'intérieur du pays, ainsi qu'à l'étranger en faveur des poumistes », etc. (p. 254 et ss.), texte retrouvé récemment dans les archives du Guépéou, à Moscou.

[13] Pavel Soudoplatov, Missions spéciales. Ed. du Seuil, Paris 1994. Comme dans tout livre de ce genre, se retrouvent mêlés des éléments véridiques et pas mal de mensonges.

[14] The secret history of Staline crimes, New-York, 1953.

[15] L'assassinat de Trotsky. éd. Complexe, Bruxelles & Bungary (Suffolk - UK -), 1980

[16] Marcial Mena, dirigeant du POUM de Lleida, ancien commissaire politique du Castillo, avait impulsé les mesures révolutionnaires les plus radicales dès le 19 juillet. Ce qui explique la haine que lui vouaient les stalinien. Il y a, à l'évidence, une erreur typographique quand il est fait mention de « Mariano » ou « Marciano » Mena (p. 192)